



LA MAISON DE CHARITÉ DE SAINTE-CUNÉGONDE

La cité de Sainte-Cunégonde a son hospice, tout comme les grandes villes.

Il est dû à l'initiative du Rév. M. Séguin. Les filles de Mme d'Youville y sont installées et travaillent à la grande œuvre de la charité envers les vieillards et les orphelins.

Le local est historique. Il fut un temps la résidence de M. Brewster, un des fondateurs de Ste-Cunégonde. Puis il fut occupé par la corporation et le poste des pompiers. La bâtisse est construite à l'ancienne manière, et son architecture ressemble à celle de la plupart des maisons de l'époque. Autrefois, une allée ombragée du plus bel aspect conduisait jusqu'à la rue Notre-Dame.

NOUVELLE CANADIENNE

LE SERMENT DE L'ORGANISTE



Je t'en prie, Eugène... Que je t'entende encore ! Si tu savais comme j'aime cette marche funèbre, que tu m'as promis de jouer sur l'orgue de l'église quand... ; mais alors mes oreilles seront fermées pour toujours à ces sons qui, maintenant, remplissent mon âme et la font palpiter d'une émotion que je ne puis traduire, mais qui

me laisse résignée, quoique triste... Oh ! je le vois, tu pleures encore ! et tu me caches ton visage pour que je ne voie pas ces larmes que tu verses sur moi... Oh ! pardonne-moi cette nouvelle souffrance que je viens de t'imposer pour satisfaire un simple caprice... Dis, Eugène, que tu me pardonnes ?...

Celle qui parlait ainsi était une jeune femme de vingt-deux ans peut-être. A la voir, à demi couchée sur une chaise longue, enveloppée dans une chaude couverture, la tête soutenue par une pile d'oreillers et les pieds reposant sur un fauteuil, il était facile de comprendre qu'elle était souffrante.

En la regardant de plus près, son teint pâle, ses lèvres minces et ses yeux entourés d'un large cercle bleu ne laissaient pas le moindre doute sur l'issue de cette maladie qui la minait lentement, mais sûrement.

Oui, la mort avait marqué de son sceau glacé ce front si beau ; ces yeux d'une douceur virginale ne verraient bientôt plus la lumière du jour, et on le savait, on en avait parlé souvent, mais le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'ou il y a vie il y a espoir.

Le matin, le docteur était venu, puis en partant il avait serré la main d'Eugène et lui avait dit que ses visites devenaient désormais inutiles... La vie quittait ce corps frêle, elle pouvait vivre une

semaine, elle pouvait n'être plus demain...

A cette nouvelle pourtant attendue il se fit dans le cœur de cet homme un déchirement épouvantable. C'était plus que la vie qu'on allait lui ôter ! Oh ! oui, il eût préféré mourir lui-même que vivre sans elle. Sa femme, qu'il aimait de toutes les forces de son âme, on allait la lui ravir, après un an à peine d'un bonheur obscurci par la crainte de cet événement dont la pensée seule le rendait presque fou !

Il allait rester seul au monde ! Non, c'était impossible... Si elle ne vivait pas, lui aussi allait mourir !

C'était pendant qu'il se débattait au milieu de ces sombres pensées qu'elle demandait à l'entendre jouer une marche funèbre !... Vrai, il n'en avait pas la force. Il se détourna pour cacher ses pleurs, il comprima dans sa gorge le sanglot qui allait lui échapper, puis avec une énergie presque surhumaine, il montra à la malade une figure souriante, et ce fut d'une voix ferme qu'il répondit :

— Mais, mon amie, je n'ai rien à te pardonner, au contraire, chacun de tes caprices me vaut un bonheur, celui de la satisfaire ; mais, pourquoi toujours cette musique triste ?... Vais-je me rendre à ton désir ; n'aimerais-tu pas mieux autre chose, *Un rêve d'espérance*, par exemple ?...

Après avoir hésité un instant, la jeune femme reprit :

— Non... mon caprice est passé, je ne veux ni de l'un ni de l'autre, maintenant, mais... j'ai besoin que tu me réitères la promesse que tu m'as faite déjà... je veux plus, je veux que tu jures que pendant que je serai sous le noir catafalque, tu répéteras cette musique que je t'ai demandée... Allons, réponds ! Jure le... sur notre amour ?...

Ce fut d'une voix faible et brisée qu'Eugène reprit après elle :

— Sur notre amour, je le jure.

— Bien, fit-elle, merci ! Maintenant je puis mourir... Va, laisse-moi seule, je me sens fatiguée et je vais dormir. Je vais rêver que nous nous aimerons encore longtemps... longtemps...

Ces paroles, furent son dernier adieu. Une heure plus tard, lorsqu'Eugène revint, la croyant endormie, elle était morte !...

**

Il faisait bien sombre, dans la vaste église, de L***, ce jour-là : tout y était noir. Depuis les autels jusqu'aux derniers piliers de la nef tout portait le signe du deuil. La foule recueillie priaient avec ferveur ; ça et là, des personnes pleuraient, silencieusement, c'étaient les parents, les amis de celle qu'on allait conduire à sa dernière demeure.

Au dehors, il pleuvait, une pluie lente et continue, on eût dit que la nature avait voulu, elle aussi, payer son tribut de larmes et s'associer à la douleur d'Eugène. C'est que ce n'était pas une douleur ordinaire que celle causée par cette perte de ce qu'il aimait le plus au monde.

Depuis qu'il l'avait vue pâle et glacée quand il la croyait encore vivante, il n'avait pas mangé, pas bu, pas dormi ; pas un mot n'était sorti de ses lèvres, et son regard morne faisait pitié à voir.

Il ne pleurait pas par les yeux, ses larmes, il les avait au cœur et elle le noyaient de leur amertume.

Le matin des funérailles, il s'habilla, il voulait accompagner la chère dépouille, mais ses amis s'y opposèrent et le retinrent ; il se laissa faire toujours, sans mot dire. Ce fut d'un œil distrait qu'il regarda défilier le cortège de la morte.

Eugène était l'organiste de L***, mais pour cette occasion, une main étrangère tenait l'orgue dont les accords arrivaient jusqu'à lui, par la fenêtre ouverte.

Dans l'église, on procédait à l'office des morts ; on en était au *Dies ire*. Déjà, l'orgue avait lancé les premières notes plaintives de l'introduction, quand notre malheureux ami, s'éveillant comme d'un songe, franchit rapidement la courte distance qui le séparait de l'église, tête nue, les cheveux au vent. Il entre, se rend à l'orgue au moment où une voix allait chanter.

D'un geste il ordonne d'arrêter ; puis, prenant la place que son confrère, surpris, lui céda, au lieu du *Dies ire*, ce fut la *Grande marche funèbre* de Gottschalk qu'il fit entendre à la foule émue.

Le morceau terminé, il ne s'arrêta pas, il se prit à improviser, et jamais encore on n'avait entendu, sous ses doigts nerveux, l'orgue rendre des sons si touchants ; son âme de musicien s'était tout à coup dilatée, et, pendant un quart d'heure, il fit pleurer à l'instrument l'expression déchirante de son immense désespoir.

Quand il se fut arrêté et qu'il se tourna vers les chœurs, leur laissant voir ses yeux hagards, sa lèvre pendante, ils comprirent son malheur, et deux d'entre eux, sans bruit, le conduisirent, chez lui. Lorsque la cérémonie religieuse fut terminée, la fatale nouvelle était connue : l'organiste veuf était fou... *

Il y avait un mois que s'étaient produits les événements que je viens de raconter. Depuis ce temps, Eugène était en proie à la maladie : une fièvre cérébrale intense. En effet, il avait battu la campagne et il avait eu des crises indescriptibles ; des crises qui le laissaient presque sans vie jusqu'à ce que de nouvelles convulsions fussent venues secouer ce corps à demi mort, qui retrouvait une force étrange dans ses accès de fièvre.

Deux médecins, dont l'un lui était attaché par les liens du sang, veillaient tour à tour à son chevet, cherchant le moyen d'arracher à la mort cette victime nouvelle ; mais au moment où je reprends mon récit, ils avaient perdu tout espoir ; pas un rayon d'intelligence n'avait reparu dans les yeux du malade, et la vie s'en allait à grands pas. Chaque nuit, chaque heure pouvait être sa dernière.

C'était le soir, à l'heure où, d'ordinaire, la fièvre est à son plus haut degré d'intensité. Tout était calme dans la chambre du mourant ; il dormait, mais depuis un instant il avait commencé à s'agiter ; doucement d'abord, puis par secousses augmentant en violence de minute en minute.

Sa mère et une jeune fille veillaient seules auprès de lui, le médecin avait promis d'être là, à l'heure critique, mais il tardait à venir. Tout à coup, au grand effroi des deux femmes, et avant qu'elles aient pensé à l'en empêcher, Eugène se lève, et d'un bond il traverse l'appartement, s'élançant dans un passage qu'il franchit en chancelant, puis il ouvre une porte à droite. C'est le salon. Là est le piano ouvert, il s'y rend, et après avoir, pendant une minute, laissé errer ses mains décharnées et blanches comme les touches d'ivoire qu'elles effleuraient, il exécute parfaitement, cette même musique émouvante qu'il avait fait gémir à l'orgue, le jour qu'il était devenu fou ; mais bientôt, ses forces l'abandonnent complètement et il tombe la face en avant... Son front en heurtant le clavier avait arraché au piano un son brisé... comme le dernier sanglot d'un être que la douleur a tué...

Au cri d'épouvante de la mère, on vient, c'est le médecin. Il se penche, met sa main sur la poitrine d'Eugène : le cœur avait cessé de battre.

L'infortuné était allé retrouver ce qu'il avait aimé, ce qu'il avait perdu : son épouse adorée, et sa raison ; il était allé finir là-haut, en hymnes de louanges, la marche funèbre commencée ici-bas.

Pedro